



HAL
open science

Biologisme

Sébastien Lemerle, Carole Reynaud Paligot

► **To cite this version:**

Sébastien Lemerle, Carole Reynaud Paligot. Biologisme. Encyclopædia Universalis, 2015. hal-04686686

HAL Id: hal-04686686

<https://hal.science/hal-04686686v1>

Submitted on 4 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Lemerle Sébastien et Reynaud-Paligot Carole, « Biologisme », *Encyclopædia Universalis* [en ligne]. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/biologisme>, 2015.

Le biologisme peut être défini comme une tendance à ramener l'explication des phénomènes humains, qu'ils soient psychologiques ou sociaux, à des facteurs biologiques. Cette manière de penser a une histoire étroitement liée à l'essor de la biologie moderne ainsi qu'à celui des premières tentatives de penser scientifiquement la société. Mais elle a aussi fortement partie liée avec les contextes de chaque époque, qu'ils soient idéologiques ou plus largement culturels. D'une vigueur renouvelée depuis le dernier quart du XXe siècle, le biologisme, dans toutes ses composantes plus ou moins réductionnistes, semble s'être installé de manière durable dans le paysage intellectuel.

Les XVIIIe et XIXe siècles se caractérisent par un essor de la pensée scientifique, certaines sciences telles que la médecine et les sciences naturelles connaissent un grand dynamisme. A une époque où les explications rationnelles sont préférées aux préceptes religieux, ces sciences incarnent la modernité et acquièrent une incontestable autorité. Certaines notions « scientifiques » circulent, font l'objet d'appropriation dans d'autres espaces intellectuels et apparaissent comme des outils utiles à la compréhension des phénomènes sociaux.

Ainsi en est-il de la notion de « race » promue par une nouvelle science, l'anthropologie, qui s'institutionnalise dans les années 1860-1880 sous l'égide de Paul Broca. Chaque race se voit dotée de caractéristiques spécifiques et la supériorité de certaines devient la clé d'analyse des phénomènes sociaux, sous la plume des plus grands penseurs de l'époque, Taine, Renan, Alfred Fouillée, etc. La notion d'hérédité circule également dans de nombreux espaces intellectuels, elle est au cœur des tentatives d'explication des comportements sociaux en anthropologie, psychologie (Théodore Ribot), dans certains courants sociologiques (Gustave Le Bon) et envahit également la production littéraire (E. Zola).

Les sociologues rassemblés autour de la *Revue internationale de sociologie* de René Worms développent des théories organicistes directement influencées par les sciences biologiques. Les théories de Darwin font également l'objet d'application à la sphère sociale (darwinisme social) sous des plumes influentes. Les théories d'Herbert Spencer, qui font de la lutte pour l'existence et la sélection naturelle le moteur des sociétés humaines, ou encore celles d'Ernest Haeckel, trouvent de nombreux émules. Les libéraux les plus radicaux les mobilisent pour justifier la non intervention de l'Etat, mais aussi les républicains progressistes qui proposent, à l'inverse, d'en adoucir les conséquences grâce à l'interventionnisme étatique. Les lois de l'évolution, la compétition entre les races, l'expansion « naturelle » des

racés supérieures sont également largement mobilisées pour légitimer la domination coloniale de la Troisième République.

Durant l'entre-deux-guerres, ces thématiques sont encore omniprésentes, la psychologie des peuples connaît un grand succès au sein du monde académique. Parmi ses membres les plus influents figurent le politologue André Siegfried qui continue à développer ses analyses jusqu'à la fin des années 1950. L'eugénisme connaît également un réel engouement chez les élites (Charles Richet, Alexis Carrel).

De la Libération jusqu'à la fin des années 1960, le biologisme connaît une moindre audience, du fait des exactions commises durant la guerre au nom de théories racistes et eugénistes, dont les expériences du généticien nazi Mengele dans les camps de concentration représentent l'exemple le plus connu.

Il n'en reste pas moins que, sur la période, les sciences de la vie connaissent d'importants développements, en Allemagne, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, que cela soit dans le domaine de l'éthologie (Konrad Lorenz), de la biologie moléculaire et de la génétique (James Watson et Francis Crick), ainsi que des neurosciences, dont les débuts sont datés des années 1960.

En France, l'image publique des sciences de la vie connaît un renouveau important suite à l'attribution en 1965 du prix Nobel de médecine aux généticiens André Lwoff, Jacques Monod et François Jacob. La biologie attire de nouveau la curiosité du monde intellectuel et du grand public. C'est sur ce terrain à la fois scientifique et culturel que se déploient de nouvelles formes de biologisme. Grands succès de librairie de l'année 1970, *Le Hasard et la nécessité* de Jacques Monod (1910-1976) et *La logique du vivant* de François Jacob (1920-2013) réintroduisent dans l'espace public, pour la première fois depuis la fin de la guerre, des versions vulgarisées du darwinisme, tout en esquissant des applications de celui-ci en direction du monde des idées et de la culture. Selon F. Jacob, il est possible « de voir dans la transformation d'une culture à travers les générations une sorte de second système génétique superposé à l'hérédité. » Et si la sélection naturelle a cédé le premier rôle à la culture dans l'évolution des sociétés, « bien des traits de la nature humaine doivent s'insérer dans un cadre fixé par les vingt-trois paires de chromosomes qui constituent le patrimoine héréditaire de l'homme. ».

Mais cette faveur publique ne se limite pas à la génétique. L'éthologie suscite également beaucoup d'intérêt, tel qu'en témoigne l'accueil très favorable aux traductions des essais de Desmond Morris (1928) (*Le singe nu*, 1968) et de Konrad Lorenz (1903–1989) (*Les huit péchés capitaux de notre civilisation*, 1973). Cette vogue, portée par des organes de presse et des éditeurs en vue, s'inscrit dans les débats intellectuels du moment, dominés alors par le structuralisme, le marxisme et la psychanalyse. Plusieurs penseurs issus des

sciences biomédicales, porteurs de discours concurrents de ces grandes approches, acquièrent une certaine visibilité sur la scène intellectuelle. Pour l'un d'entre eux, Henri Laborit (1914-1995), l'« inné persiste qui est donné dans nos acides désoxyribonucléiques humains, et la transformation du milieu ne changera pas les mécanismes de fonctionnement des pulsions instinctives qui jusqu'ici ont organisé les rapports socioculturels pour satisfaire les dominances et les hiérarchies comme dans toutes les espèces animales. » (*La nouvelle grille*, 1974).

Sans nécessairement tous donner dans le même type de réductionnisme, ces nouveaux « savants » entendent remettre à l'honneur les notions de « nature humaine » et d'inné, afin de compléter, corriger voire, pour certains d'entre eux, s'opposer aux conceptions mettant l'accent sur les dimensions socialement et historiquement construites des comportements.

Il est important de noter que ce renouveau du biologisme se passe alors essentiellement au sein d'une gauche soucieuse de se démarquer du marxisme tout en restant matérialiste. Un autre type de biologisme fait concurrence à son apparition au milieu des années 1970, lié à l'émergence d'une nouvelle « discipline » importée des Etats-Unis, la sociobiologie. La sociobiologie, telle que formulée par l'entomologiste américain Edward O. Wilson (1929), se présente comme une tentative de synthèse de divers mouvements théoriques : « écologie culturelle » mettant en exergue le caractère « adaptatif » des traits culturels et des systèmes sociaux ; « socio-écologie animale » d'inspiration lorenzienne, entendant prouver l'importance du rôle joué par la sélection naturelle dans les fondements de la culture humaine ; génétique des populations mettant en relation le comportement altruiste d'un individu et l'accroissement du succès reproducteur de ses proches parents ; zoologie des insectes sociaux... Approche réductionniste pour laquelle le social est tenu « en laisse » par le biologique, elle fait l'objet en France d'une appropriation idéologique intense par la mouvance de la Nouvelle Droite, qui se sert d'elle pour justifier son idéologie anti-égalitaire. Son radicalisme fera l'objet de critiques très vives de la part de nombreux intellectuels, au premier rang desquels les biologistes F. Jacob, J. Ruffié ou Albert Jacquard.

Objet de débats tout autant intellectuels que politiques, la sociobiologie est pourtant loin d'être la seule théorie biologisante sur le marché des idées. Au même moment, apparaît une autre approche, la mémétique, souvent classée de façon abusive comme sociobiologie. Formulée par l'éthologue britannique Richard Dawkins (1941), cette théorie soutient que la culture est composée d'entités élémentaires, les « mèmes », dont l'évolution des effectifs dans les populations humaines obéirait aux mêmes règles que celles commandant l'évolution des gènes en biologie (*Le gène égoïste*, 1976, trad. 1990). On a affaire ici à un biologisme moins réductionniste que dans le schéma sociobiologique, car il ne dépend pas

de facteurs génétiques, mais de la portée universelle du schéma de la sélection découvert par Darwin, qui s'appliquerait autant au domaine biologique qu'au domaine social.

Parallèlement, à partir des années 1980, les sciences du cerveau attirent de plus en plus l'attention. La thématique avait déjà franchi les portes des cénacles académiques dans les années 1970, avec, de part et d'autre de l'Atlantique, certains débats autour des tests de quotient intellectuel et l'hérédité supposée de l'intelligence ou encore la popularité de la théorie dite des « trois cerveaux » de l'être humain (dont le fameux cerveau reptilien) de Paul D. McLean (1913-2007). En France, l'essor des discours autour de la « machine esprit » (M. Jeannerod, 1935-2011) ou de « l'homme neuronal » (J.-P. Changeux, 1936), et plus largement des neurosciences et des sciences cognitives, éveillent un intérêt grandissant, dans un contexte intellectuel de plus en plus sensible aux approches centrées sur l'individu et la façon dont l'esprit fonctionne.

Emanant de nombreux « savants », les appels à « biologiser » nos conceptions de l'homme et de la société rencontrent un large écho dans l'espace médiatico-intellectuel. Certains neuroscientifiques accèdent à la notoriété, tels A. Damasio et sa conception « émotionnelle » de l'intelligence (*L'erreur de Descartes*, 1994, trad. 1995). Mais le mouvement ne s'arrête pas à eux et continue de concerner aussi certains éthologues, tels Hubert Montagner (1939 ; *L'attachement*, 1988) et Frans de Waal (1948 ; *La politique du chimpanzé*, trad. 1987). D'autre part, refleurissent des discours explicitement réductionnistes, portant par exemple sur les différences de quotient intellectuel entre « races » (Herrnstein et Murray, *The Bell Curve*, 1994), sur le fonctionnement sexuellement différencié du cerveau, sur les facteurs biologiques de l'orientation sexuelle, etc.

Au plan académique, les années 1990-2000 voient se consolider ou émerger de nouveaux champs disciplinaires, héritiers plus ou moins lointains de la sociobiologie, véritables tentatives de refonder la pensée du monde social à partir de prémisses biologisantes. Parmi les théories les plus connues, on peut citer la psychologie évolutionniste, qui affirme la présence toujours agissante au sein des comportements humains d'instincts hérités de l'histoire naturelle de l'espèce (Barkow, Cosmides et Tooby, *The Adapted Mind*, 1992). Dans cette approche, « tout ce qui confère à la société sa cohésion », notamment ses normes morales, aurait une base génétique. Et en ce sens, pour les psychologues évolutionnistes, certaines « normes conservatrices qui ont dominé l'Angleterre victorienne reflètent (...) une connaissance de la nature humaine bien supérieure à celle qui imprégna les sciences sociales » au XXe siècle (R. Wright, *L'animal moral*, 1994, trad. 1995).

A mi-chemin de la psychologie évolutionniste et de la mémétique, l'anthropologie cognitive de Dan Sperber (1942) s'articule quant à elle autour d'un modèle épidémiologique de la diffusion culturelle et d'une conception du fonctionnement de l'esprit sous la forme de

« modules » de perception et de traitement de l'information, légués par l'évolution (*La contagion des idées*, 1996). Le social, chez D. Sperber, est l'ensemble des « chaînes causales », qui parcourent tout groupe humain, où alternent, se causant les uns les autres, modifications mentales et modifications environnementales.

Dernières venues en date, les neurosciences sociales s'appliquent à établir l'effet des facteurs sociaux sur la biologie des êtres humains, comment les processus sociaux se traduisent dans le cerveau mais aussi comment les facteurs biologiques peuvent avoir des effets sur ces mécanismes, moyennant l'activité de certains modules cérébraux, qui favoriseraient par exemple les interactions humaines (J. T. Cacioppo, G. G. Berntson (ed.), *Foundations in social neuroscience*, 2002).

Au début des années 2010, la connaissance de ces derniers développements reste souvent confidentielle au sein des sciences humaines sociales. De leur côté, les théories biologisantes du social se développent, portées par un contexte institutionnel favorable, en termes de financement notamment, mais avec la plupart du temps une connaissance très sommaire des acquis des sciences sociales.

Cette faiblesse des échanges ne doit toutefois pas faire oublier toutes les autres formes de biologisme circulant dans le monde social, biologisme plus « culturel » ou plus « appliqué », partiellement déconnecté de la recherche en train de se faire. Pour en rester au seul domaine culturel, on peut en effet relever de nombreuses manifestations d'un biologisme conquérant dans l'édition, la presse ou les médias audiovisuels depuis les années 1970. En France, la production éditoriale regorge non seulement d'essais de grands « savants » délivrant leur vision du sens de l'existence ou du devenir des sociétés sur la base d'extrapolations des acquis de la recherche, mais également d'une myriade d'essais de « psychologie populaire », dont les conseils pour s'orienter dans la vie s'appuient au moins partiellement sur des considérations biologisantes, souvent inspirées par la psychologie évolutionniste. Ici ce sont les noms de Boris Cyrulnik (1937), Christophe André (1956) ou David Servan-Schreiber (1961-2011) qui s'imposent dans les médias écrits et audiovisuels tout au long des années 1990-2000. Leur apport, tout autant que celui des médiateurs culturels qui en sont les tribunes, est capital pour comprendre la présence, la légitimation et certaines caractéristiques mêmes du biologisme contemporain, nébuleuse à la fois diversifiée et présentant comme caractéristique commune une « entrée » sur le monde social via la psychologie. « Quand on s'entraîne à raisonner en termes de gradation, on peut passer du monde biologique à celui de la psychologie sans faire de métaphore. [...] Les événements biologiques et psychologiques s'associent, ils ne s'excluent pas. » (B. Cyrulnik, *L'ensorcellement du monde*, 1997).

Ainsi, au sein du biologisme, trouve-t-on à la fois des théories réductionnistes des comportements humains et des approches plus libérales, pour qui la connaissance de déterminations biologiques des comportements peut favoriser une prise de conscience chez l'individu et la possibilité d'agir sur son existence en vue d'une adaptation optimale au monde tel qu'il est. Cette situation n'a rien d'original par rapport à celle d'autres pays. En Amérique du Nord, cohabitent toujours des essais sur les explications génétiques des différences entre groupes sociaux, cultures ou civilisations et une production psychobiologique, parfois traduite en français, dont l'un des exemples les plus connus est le best-seller des psychologues australiens Allan et Barbara Pease, *Pourquoi les hommes n'écoutent jamais rien et les femmes ne savent pas lire les cartes routières ?*, pour qui « les recherches montrent que nous sommes davantage un produit de notre biologie que les victimes de stéréotypes sociaux » (trad. 1999). La fascination pour les explications biologisantes relève de configurations intellectuelles et culturelles à la fois propres à chaque pays et inscrites dans un contexte plus global.

En résumé, la nébuleuse du biologisme contemporain *dérive* des réalisations effectives de la recherche, du fait des appropriations créatrices de multiples producteurs symboliques, pour qui l'être humain est, au choix, ou en même temps, un grand singe, un génome ou un « paquet de neurones », pour reprendre la célèbre expression de F. Crick. Les raisons de son essor sont de plusieurs ordres : épistémologiques et/ou idéologiques (proposer des grilles de lecture centrées sur les paramètres comportementaux individuels « internes », minorant ou occultant *de facto* les structures sociohistoriques régissant le monde social), mais aussi « commerciales » au sens large (se distinguer des concurrents au sein de circuits de production symboliques de plus en plus concurrentiels, tout en exploitant les « filons » qui marchent). L'attrait exercé par cette nébuleuse est en outre différencié. Depuis quelques années, le neurocognitivism semble davantage retenir l'attention du monde académique, tandis que le grand public manifeste plutôt son intérêt soutenu pour les diverses variantes de psychologie évolutionniste proposées par les industries culturelles.

Enfin, il ne faut pas perdre de vue que le biologisme qui vient d'être décrit, manifeste au plan des idées un phénomène plus large de *biologisation du social*. Celui-ci connaît d'autres traductions sociales, en matière notamment de *biologisation appliquée*, c'est-à-dire de mobilisation de savoirs bioscientifiques ou d'allure bioscientifique en vue de réguler certains secteurs du monde social : psychiatrie, santé publique, éducation, marketing, communication, justice, etc. (Voir les articles *Neurodroit* et *Neuromarketing*)

Bibliographie sélective

Abi-Rached, Joelle, Rose, Nikolas, *Neuro. The new brain sciences and the management of the mind*, Princeton University Press, 2013

Bernardini, Jean-Marc, *Le darwinisme social*, CNRS éd., 1997.

Guille-Escuret, Georges, « Sociobiologie. *Sociobiology* », in Patrick Tort (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Puf, 1996

Guillo, Dominique, *La culture, le gène et le virus. La mémétique en question*, Hermann, 2009.

Lemerle, Sébastien, *Le singe, le gène et le neurone. Du retour du biologisme en France*, Puf, 2014